

# Les femmes ne sont pas des saintes

Oui, il y a des femmes violentes, méchantes et même cruelles, meurtrières, violeuses, pédophiles et même incestueuses. Plus qu'avant, semble-t-il. Il n'y a pas que Karla : les crimes violents commis par des femmes augmentent. Empirons-nous à mesure que nous nous libérons? La lutte pour nos droits nous fera-t-elle perdre notre *bonne* nature, notre *douce* différence? Faut-il stopper notre Grande marche pour ne pas en arriver à faire pire que les hommes?

par **Nicole Lacelle**\*

\* Avec la complicité de Sylvie Dupont.

**K**arla, Karla, Karla. En juillet dernier, Karla Homolka sortait de prison. On aurait peine à imaginer, disons à la Renaissance – le Moyen Âge étant par trop évident –, que tout un pays se soit alors demandé si une personne qui a violé, torturé et tué a été manipulée ou est plutôt elle-même manipulatrice, si elle est plutôt bourreau ou plutôt victime... Dans notre société psychologisée, son degré de culpabilité importe plus que ses actes, que sa culpabilité tout court. Comme Marc Lépine, elle intéresse bien davantage que ses victimes et leurs proches.

J'ai donc fait ma crise habituelle de gros bon sens : « Le bien existe, il est partout dans le monde, mais le mal aussi existe, il est partout dans le monde. Le XXI<sup>e</sup> siècle souffre-t-il d'amnésie? En cinq ans, on aurait oublié tous les génocides passés et toutes les études sur les tortures et les exterminations? Le mal est courant et, comme l'a si totalement démontré Hannah Arendt (voir p. 81), le mal est banal : Eichmann, l'officier nazi ordinaire, de santé normale et d'intelligence moyenne, peu porté à l'excès et bon père de famille, en fut une preuve vivante. En reste-t-il qui pensent vraiment que tous les soldats allemands, tous les Inquisiteurs, tous les Ku Klux Klan, tous les Boers et tous les cowboys étaient des malades mentaux, que toutes les milices israéliennes, tous les kamikazes islamistes et tous les assassins hutus sont des fous? Le mal est simplement la chose à faire quand tout nous y porte, à moins que notre conscience morale ne renverse la vapeur!!! » J'ai crié ça tout haut. Bien entendu, ça ne mène nulle part, mais ça fait du bien, ça sort le méchant.

Comme par hasard, ça n'a pas sorti la méchante : « soldats », « cowboys », « assassins »... j'ai tout mis au masculin. Je masculinise Karla Homolka pour la rendre coupable d'horreurs. Intéressant...

Injuste. Les hommes ont remporté la palme du nombre de crimes violents jusqu'à nos jours. Mais doit-on

s'en étonner, quand on sait qu'eux seuls détenaient la propriété des biens, des véhicules, des armes, de l'argent, des êtres, que dire, et qu'ils étaient les seuls à avoir le temps de sortir de la maison? Je ne veux rien leur enlever de leur virilité, mais avouons que l'occasion faisait plus de larrons que de larronnes.

Aujourd'hui, on assiste à une montée de la violence et de la criminalité féminine. En 1976, on comptait 554 femmes accusées par 100 000 personnes au Canada; en 2001, elles étaient 776. En 1976, elles représentent 7,8 % des accusés de crimes avec violence; en 2001, 17,2 %. La proportion a doublé, comme elle a doublé pour ce qui est des accusations de délits contre les mœurs ou contre l'ordre public, qui sont passés de 10,4 à 19,9 %. Les données sont fiables puisqu'elles nous viennent de Marie-Andrée Bertrand. « Il y a 30 ans, dit la criminologue, la

moitié des femmes condamnées à des peines de plus de deux ans l'étaient pour des affaires de stupéfiants, et seulement le quart pour des actes de violence contre les personnes. Aujourd'hui, près des deux tiers des longues peines sont imposées pour des crimes avec violence et moins du quart pour des affaires de drogue. L'augmentation des incarcérations n'est donc pas due à des délits mineurs<sup>1</sup>. » D'après elle, peu importe sous quel



“ Le mal est courant et, comme l'a si totalement démontré Hannah Arendt, le mal est banal. ”

aspect on examine la criminalité des femmes (arrestations, mises en accusation, condamnations, incarcérations, type de délit), on observe une augmentation notable des chiffres depuis 25 ans.

<sup>1</sup> Citée par Daniel Baril dans « Hausse de la criminalité chez les femmes. »,

*Forum*, vol. 38, n° 5, mars 2004.

À lire également, de Marie-Andrée Bertrand (2004). *Les femmes et la criminalité* (Athéna, 2004).

Outre Karla, on voit maintenant assez régulièrement des «cas» dans les médias: cas de violence, comme l'assassinat sur l'île de Vancouver en novembre 1997 de Reena Virk, 14 ans, battue par huit ados dont sept filles et achevée par l'une d'elles, Kelly Ellard, qui s'est vantée d'avoir fumé une cigarette un pied sur sa tête après l'avoir noyée; cas de la soldate Lynndie England, dont les photos à la prison irakienne d'Abou Ghraib ont fait le tour du monde en 2004 et sont devenues le symbole des exactions commises par les soldats amé-

“  
**A**avons-nous confondu  
 émancipation et perfection, confondu l'Idée  
 du Maternel avec les personnes réelles,  
 le mythe du Féminin avec les femmes  
 elles-mêmes? ”

ricains en Irak; cas de Mary Kay Létourneau, 34 ans, institutrice, enceinte de son élève de 12 ans au moment de son arrestation en 1997; cas d'incestes maternels dans le reportage de Nicole Messier et Hélène Courchesne à l'émission *Enjeux* en mars 2005. Cas de torture d'une enfant par ses deux tantes à Londres en juin 2005, jusqu'au *remake* d'*Aurore, l'enfant martyre* (le seul film que ma mère m'ait formellement interdit de voir quand j'étais petite).

Les femmes peuvent donc être manipulatrices, menteuses, destructrices, cruelles, violentes, violeuses, tortionnaires, bourreaux, incestueuses, pédophiles, qu'elles soient blanches pâles, noires foncées ou de toute autre nuance de couleur de peau entre les deux. Ce sont des cas, bien sûr, il n'y en a pas des tonnes, il y en a beaucoup moins que de femmes tuées par leur ex qui n'accepte pas la séparation, c'est sûr. Mais il y en a, des cas. Et pour combien de temps seront-ils à ce point moins nombreux?

Avons-nous pensé que la libération des femmes, en soi, ne serait qu'un progrès, sans aucun inconvénient, perte ou effet négatif pour nous? Avons-nous confondu émancipation et perfection, confondu l'Idée du Maternel avec les personnes réelles, le mythe du Féminin avec les femmes elles-mêmes?

**Nous avons grandi dans l'idée** que nous avons moins... mais que nous étions plus! Que les femmes étaient meilleures, au fond. Selon notre compréhension des choses, les femmes étaient bonnes puisqu'elles travaillaient comme bonnes de la terre entière, s'occupant des enfants et passant derrière les hommes pour ramasser ce qu'ils avaient laissé traîner, et réparer ce qu'ils avaient cassé. De servante à sainte, il n'y a qu'un pas, vite franchi. «Sainte» selon Robert (le Petit): «personne qui, par sa perfection religieuse, est jugée digne d'être l'objet d'un culte public après sa mort; [...] personne qui est exceptionnelle par sa bonté, sa générosité, sa patience, son dévouement.» (Ici, plusieurs femmes seraient, pour le vrai, dignes de mention...)

Nous avons aussi grandi dans l'idée que si par malheur nous obtenions plus, là, nous deviendrions pires.

Essentiellement, il y a deux façons de tenter d'obtenir plus, et donc de devenir pires: imiter les hommes ou devenir une mauvaise fille.

Par définition, une femme qui fait comme un homme – patronne, douanière, policière, soldate, etc. – est pire que lui: une femme tortionnaire, s'il en fût, est beaucoup plus cruelle; une mauvaise mère est beaucoup plus méchante qu'un mauvais père; une femme saoule, c'est tellement plus laid qu'un homme qui a trop bu; et une lesbienne qui a l'air d'un gars, c'est tellement rebutant, plus rebutant qu'un gay efféminé. Ces vérités, bien entendu, ont été rigoureusement vérifiées par on ne sait plus combien d'anecdotes. Bref, une femme qui joue à

imiter l'homme passe toujours tout droit; elle ne peut pas s'arrêter à la case des hommes, celle qui a une échelle dessus; elle aboutit systématiquement plus loin, à une case serpent, qui la fait tomber plus bas. Plus souvent qu'autrement, les féministes dénoncent cet état d'esprit parce que les femmes ont droit

à l'égalité, mais non sans s'inquiéter de la perte d'un je-ne-sais-quoi...

Aux yeux des bonnes gens, une fille peut avoir de bonnes excuses de mal agir; elle peut être une bonne fille au fond, une victime. Mais si elle bascule de l'autre côté, c'est-à-dire affirme agir librement, alors elle devient une mauvaise fille, et ça change tout. La mauvaise fille n'est pas une victime, elle court après les problèmes et obtient ce qu'elle mérite: la déchéance. Impensable donc que les criminelles subissent une injustice, que les prostituées se fassent violer, que les droguées soient vraiment malades, etc. En général, les féministes dénoncent aussi ces lieux communs, mais certaines ressentent le besoin d'entendre les mauvaises filles répudier leur mauvaise vie. (Elles peuvent continuer à la vivre puisqu'elles n'ont pas le choix, mais en la dénonçant comme exploitation et en reconnaissant que «ce n'est pas une vie».)

**À quoi nous sert, au XXI<sup>e</sup> siècle,** de préserver le mythe de la Sainte Femme, ce Royaume du Milieu entre le Mâle et la Putain, de sanctifier la féminité, la maternité? Sujet fort difficile à aborder, peut-être parce qu'il postule un choix philosophique, une vision du monde. Sommes-nous des disciples de Jean-Jacques Rousseau, qui croient comme lui au «bon sauvage»<sup>2</sup> – à la bonne fille, déformée, parfois même avilie par l'éducation, le milieu, la civilisation, les traumatismes, l'idéologie dominante (etc., selon la lorgnette préférée), mais vraiment bonne au fond? Ou sommes-nous carrément judéo-chrétiennes, croyant au mal comme à une donnée tout aussi fondamentale que le bien<sup>3</sup>, le «sauvage» et la «sauvagesse» ayant du «bon» et du «mauvais»?

En règle générale, la militance penche instinctivement vers Jean-Jacques, et rejette l'Arbre de la connaissance du bien et du mal<sup>4</sup>, la Faute faite par la femme et l'expulsion du Paradis terrestre. Et pour cause: «L'Âge d'or a existé, mais il est derrière nous; à l'avenir, le Paradis ne sera plus jamais sur terre, mais au Ciel, après la mort...». Pas particulièrement bon vendeur pour les Lendemain qui chantent<sup>5</sup>!

<sup>2</sup> JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LE BON SAUVAGE – Philosophe et écrivain français du XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) a largement contribué à la diffusion des idées qui ont conduit à la Révolution française de 1789. Inspiré par la découverte de l'Amérique par les Européens, le mythe du «bon sauvage» – l'homme naît pur; c'est la société qui le corrompt – répondait à la quête de nouvelles valeurs du siècle des Lumières et à son grand débat opposant nature et culture. NDRL

<sup>3</sup> Des théologiens vous diraient que je suis dans les patates, que le mal n'est qu'absence du bien, *privatio boni*, mais ce n'est pas mon propos que d'entrer dans ces méandres.

<sup>4</sup> L'ARBRE DE LA CONNAISSANCE DU BIEN ET DU MAL Dans la Bible (Genèse), Dieu crée l'homme, puis la femme, et les installe dans le jardin d'Éden. Ce jardin regorge de fruits, dont un seul leur est interdit: celui de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. Tentée par le serpent, la femme mange le fruit interdit et le fait goûter à l'homme. Tous deux prennent alors conscience qu'ils sont nus et en ont honte. Parce qu'ils se cachent, Dieu comprend qu'ils ont désobéi et les expulse de l'Éden. Pour punir la femme, il la condamne à enfanter dans la douleur mais aussi à être attirée par son compagnon, lequel la dominera; lui devra gagner son pain à la sueur de son front. Exclue du Paradis terrestre, eux et leur descendance auront désormais à affronter la mort. NDRL

<sup>5</sup> LES LENDEMAINS  
QUI CHANTENT  
Symbole des promesses  
révolutionnaires, cette  
expression a été popula-  
risée par Gabriel Péri,  
député français fusillé par  
les Allemands en 1941,  
qui, à la veille de son  
exécution, écrivit dans sa  
lettre d'adieu : « Je crois  
toujours, cette nuit, que  
mon cher Paul Vaillant-  
Couturier avait raison de  
dire que le communisme  
est la jeunesse du monde  
et qu'il prépare des lende-  
mains qui chantent. »

NDRL

À ma connaissance, la seule militance politique qui ait échappé jusqu'à nos jours au postulat de la bonté fondamentale de l'être humain est celle du fondamentalisme religieux. En prenant leurs Livres Saints respectifs au pied de la lettre, les fondamentalismes veulent arracher le Mal du cœur des humains et des sociétés, la récompense d'une vie consacrée à ce faire venant après la mort (sauf dans le hassidisme, où prolonger le passage sur Terre est une bonne chose au cas où le Messie finirait par arriver).

Pour une militance motivée et motivante, croit-on, le postulat philosophique doit être simple et univoque, comme celui de Rousseau ou du fondamentalisme religieux. Le mauvais dans le sauvage et la sauvagesse pourrait jeter du discrédit sur la lutte, faire paraître l'injustice moins injuste, refroidir l'enthousiasme pour la cause. Aussi la classe ouvrière est-elle uniquement vaillante et créatrice, le peuple uni toujours impossible à vaincre, les Québécois chaleureux et tolérants tout un chacun, et les femmes... eh bien les

femmes vous mettraient le monde à l'endroit si elles étaient au pouvoir!

La plupart des militantes et militants d'expérience ne pensent pas comme ça, ne sont pas aussi simplistes, direz-vous. Sans doute, mais nous agissons comme si et nous parlons comme si, alors c'est tout comme.

**Les militantes féministes**, malgré toutes leurs différences entre elles, ont en commun une différence

“ Si nous étions toutes merveilleuses, alors là nous saurions que nous avons le droit d'avoir des droits. ”

fondamentale avec bon nombre de militants progressistes : celle d'être elles-mêmes l'objet de leur lutte. Nous ne nous battons pas pour les autres mais pour nous-mêmes. Quand nous parlons des femmes, nous parlons de nous-mêmes. Nous sommes notre propre peuple. Peuple qui constitue plus de la moitié de la population, mais peuple constitué d'une grande majorité d'individues qui ne sont pas sûres de valoir la peine d'une bataille.

Si nous étions toutes merveilleuses, alors là nous saurions que nous avons le droit d'avoir des droits. Quand on est une femme, il faut être plus que parfaite pour avoir des droits, il faut avoir A+ partout sur son bulletin. (Rester sous la protection de la Féminité, habiter l'absence de droits est une petite perfection en soi depuis des siècles.) Tant et si bien que nous ne voyons aucun sens à militer, par exemple, pour que les femmes forment la moitié de l'Assemblée nationale si c'est pour ne faire qu'aussi bien, ou pour faire pire, que les hommes. En fait, dans notre tête féministe, nous n'avons vraiment le droit d'être là que pour faire plus, pour faire mieux, et que ça serve à absolument tout le monde.

On pourrait dire qu'il s'agit là, au moins partiellement, d'une dérive de notre discours révolutionnaire d'il y a 30 ans. Nous voulions changer le monde et nous étions contre l'égalitarisme. Pour résumer notre pensée : « Il ne manquerait plus rien que ça, qu'on fasse la même chose que les hommes... Beau résultat ! On veut l'égalité des chances, oui, mais pour transformer la société. » Nous ne voulions pas mettre notre énergie à lutter pour que des femmes puissent devenir colonels dans l'armée ou prêtres dans l'Église ; nous nous en tenions à affirmer les droits de celles qui y aspiraient tout en dénonçant ces institutions.

**Nous voulons encore** changer le monde, ce monde où les femmes commencent à pouvoir se permettre de montrer tous leurs visages. Mais pour changer le monde, à partir de 2005, il faut soutenir l'égalitarisme de toutes nos forces. C'est mon humble opinion. Il faut nous battre pour nos droits parce que, par nous-mêmes, pour nous-mêmes, nous en valons la peine : c'est l'objectif d'éducation populaire, de changement de mentalité. Et il faut au plus vite inscrire la valeur intrinsèque des femmes dans toutes les institutions de notre société avant que la mondialisation et les fondamentalismes ne nous forcent à reculer en arrière de la classe.

La lutte révolutionnaire au plus profond de son sens – qui est de permettre à toutes les collectivités d'être elles-mêmes, à toutes les personnes d'être elles-mêmes

## HANNAH ARENDT ET LA BANALITÉ DU MAL

**NÉE EN ALLEMAGNE EN 1906** de parents juifs réformés, élève de Heidegger, de Husserl, puis de Karl Jaspers, Hannah Arendt est arrêtée par la Gestapo et relâchée faute de preuve en 1933 ; elle s'enfuit alors en France, où elle participe à l'accueil des réfugiés juifs. Arrêtée de nouveau, elle s'évade et, en 1941, s'exile aux États-Unis, où elle sera journaliste, avant d'enseigner la philosophie politique dans plusieurs grandes universités.

En 1961 et 1962, Hannah Arendt couvre le procès du criminel de guerre nazi Adolf Eichmann pour le *New Yorker*. Ses cinq articles, réunis par la suite dans *Eichmann à Jérusalem ; essai sur la banalité du mal* (Folio, 1991) font scandale : en plus d'y rejeter l'image du bourreau forcément sadique et monstrueux, elle y met en cause le rôle de certaines franges de la bourgeoisie juive dans la Shoah.

Arendt dit avoir été frappée par le conformisme d'Eichmann, par sa superficialité. Ce directeur de bureau qui avait de la famille juive n'était pas particulièrement antisémite ; il exécutait les ordres et suivait la loi, car, de son propre aveu, qui était-il pour avoir « des idées personnelles sur la question » ? Selon Arendt, l'incommensurable distance entre lui et les conséquences de ses actes rendait pratiquement impossible de relier le mal qu'il avait fait à des racines fortes ou des motifs profonds.

C'est là le sens de « la banalité du mal » : cette notion d'un mal qui ne prend pas racine dans une motivation au mal. Selon Arendt, seule la capacité de penser, de réfléchir par soi-même, peut rejoindre les racines des choses. En ce sens, dit-elle, le mal n'est pas radical, il n'a pas de profondeur, d'où la difficulté d'y penser. Le mal n'est qu'un phénomène superficiel, mais qui peut être extrêmement dévastateur, se répandant aussi vite qu'un feu de brousse. Plus une personne reste conformiste et superficielle, dit Arendt, plus elle risque de céder au mal, car seule la pensée critique, l'habitude de se questionner, la conscience, y fait barrage.

Hannah Arendt est morte à New York en 1975. Sa réflexion sur la modernité (*La Crise de la culture ; huit exercices de pensée politique*, Gallimard, 1972, 1989) serait son apport majeur à la philosophie contemporaine, mais son analyse du totalitarisme (*Les origines du totalitarisme* suivi de *Eichmann à Jérusalem*, réédité chez Gallimard en 2002) continue de faire autorité.

### Hannah Arendt sur le Web

[<agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Hannah\\_Arendt>](http://<agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Hannah_Arendt>)

[<bu.edu/wcp/Papers/Cont/ContAssy.htm>](http://<bu.edu/wcp/Papers/Cont/ContAssy.htm>)

[<humanite.presse.fr/popup\\_print.php?id\\_article=290998>](http://<humanite.presse.fr/popup_print.php?id_article=290998>)

dans un monde de liberté et de justice – est plus que jamais indispensable. Est donc indispensable aussi une vraie stratégie d'ensemble. Pas celle qui dicte à tout le monde le rôle à jouer, ce qu'il faut faire et ne pas faire, les étapes à suivre, l'édifice à construire, mais celle qui respire et aide à respirer, comme la chlorophylle, celle qui se développe organiquement, reste souple comme une feuille et se tient en haut de l'arbre pour ne jamais perdre l'ennemi de vue.

Les amies, c'est pas drôle, il va falloir aller à l'Assemblée nationale, au Parlement, aux Nations Unies, à la présidence de ci et à la coordination de ça, à l'Hôtel de ville sinon à l'autel de l'église pour faire, peut-être, moins bien que les gars. Mais peut-être, seulement peut-être, pour faire mieux. Peut-être qu'il y aura plus de femmes tortionnaires, pédophiles, incestueuses quand nous serons «égales». Peut-être pas. Qu'en savons-nous, au fond?

Voilà ce que nous avons à dire sur «la différence». Une question simple, dans toute son envergure, dans toute sa profondeur, dans toute sa force et toute sa bienveillance : qu'en savons-nous?

**NICOLE LACELE** préside des assemblées depuis une vingtaine d'années. Sociologue de formation et militante de longue date, elle a cofondé les Éditions du remue-ménage, où elle a publié entre autres des *Entretiens avec Madeleine Parent et Léa Roback* et *À l'école du pouvoir*, un recueil de réflexions des femmes élues du Rassemblement des citoyens de Montréal (RCM) après huit ans à l'hôtel de ville de Montréal.



Gertrude Baniszewski à son procès; sculpture de Kate Millett

#### KATE MILLETT ET LE MYTHE DU PÉCHÉ ORIGINEL

En 1965, Kate Millett lit dans le *Time* un entretien. On vient de découvrir dans une maison d'Indianapolis le

cadavre d'une adolescente couvert de contusions et de brûlures et portant gravés sur l'abdomen les mots : «Je suis une putain et fière de l'être». L'enquête révèle que Sylvia Likens, 16 ans, a été séquestrée dans une cave et torturée pendant des semaines par une bande d'enfants sous les ordres d'une femme, Gertrude Baniszewski, qui avait la garde de l'adolescente et de sa petite sœur.

Quatorze ans plus tard, Kate Millett publie *La Cave: méditations sur un sacrifice humain* (Stock, Paris, 1980). Cet ouvrage magistral reconstitue l'histoire sous forme d'essai entrecoupé de passages de fiction qui nous entraînent tour à tour dans l'esprit de Gertrude, la tortionnaire convaincue de son bon droit, et de Sylvia, la victime qui ne s'évade pas même si elle aurait pu le faire. L'auteure raconte :

« Fumio qui m'a dit un jour : " *La Cave*, c'est ton mythe du Pêché originel, de la Chute, du Paradis perdu." Il avait raison. C'est cela que représente Sylvia : le Pêché originel. L'asservissement et même la mort. La plupart d'entre nous sommes asservies à l'adolescence, mais nous n'en mourons pas toutes comme Sylvia. Nous continuons à vivre avec le fardeau de la honte de notre Pêché. Mais

comment cette conscience du Pêché se transmet-elle d'une femme à une autre? Moi, je l'ai appris par les religieuses, Sylvia, par Gertrude. Gertrude exécute une mission et elle prend tout au pied de la lettre, elle exagère. Si la *Bible* dit qu'une jeune fille doit rester pure, elle ira jusqu'à la tuer pour la punir de son "impureté". [...]

Quand j'ai su que j'écrivais un mythe, j'ai pu parler de la Sorcière. À ce moment-là, dans le livre, on a oublié l'essai. [...] on est Sylvia, on est Gertrude, et les tortures sont de plus en plus cruelles, le rythme s'accélère, on fonce vers la mort de l'enfant. Brusquement, j'arrête tout, et je plonge dans un passage de prose objective où j'explique que Gertrude est la Sorcière – pas l'Hérétique rebelle –, la Sorcière des contes d'enfants, la belle-mère de Cendrillon et de la Belle au bois dormant. Une création patriarcale : l'Amazone transformée en harpie. Gertrude endosse le rôle et sacrifie la jeune fille au nom des préceptes du patriarcat. [...]

Propos recueillis par Sylvie Dupont et Lise Moisan (octobre 1984). « Kate Millett nous parle d'amour et de littérature », *La Vie en rose*, p. 27-33. Voir les archives de *La Vie en rose*, Bibliothèque nationale du Québec : <bnquebec.ca>.